

Pline le Jeune (62-113)

Un honnête homme sous Trajan

Témoignage de son temps et modèle de vie ou de sagesse

par Franck Colotte

C. Caecilius Secundus, qui prit le nom de C. Plinius Caecilius Secundus (Pline le Jeune) – après son adoption par son oncle maternel Pline l'Ancien, doit sa renommée à l'abondante correspondance qu'il laissa après sa mort. Ses *Lettres* notamment à l'empereur Trajan, dont il fut l'un des hauts fonctionnaires, constituent, avec les réponses de ce dernier non seulement une source documentaire de première main sur l'époque et sur l'administration impériale, mais encore «une sorte de journal de sa vie» où se fait jour un réseau de notions récurrentes, philosophiques et morales organisées autour de l'homme.

Tout à la fois ignoré durant plusieurs siècles après sa mort et adulé comme modèle de vie ou de sagesse notamment au XIX^e siècle, l'épistolier Pline le Jeune formule avec plus ou moins de clarté mais sans ambiguïté une conception de l'homme s'appuyant sur des valeurs de tous ordres, sociales, morales, humaines ou spirituelles¹, et qui retiennent l'attention du penseur d'aujourd'hui.

Avocat et homme de lettres, chargé de hautes fonctions politiques par l'empereur Trajan, Pline le Jeune (par opposition à Pline l'Ancien, auteur d'une monumentale encyclopédie intitulée *Histoire naturelle*), a laissé une correspondance (247 lettres² s'échelonnant de 96 à 107/8 si l'on met à part les lettres de Bithynie³) qui reflète fidèlement la vie intellectuelle et sociopolitique de son temps. Ce fils d'un notable de Côme où il naquit, l'ami d'un autre provincial célèbre – Tacite (55-120), *legatus* de l'*Optimus princeps* (Trajan) avec lequel il ne se contenta pas d'échanger des lettres (121 lettres au total⁴), mais qu'il représenta en Bithynie et à qui il consacra un *Panegyrique*⁵ à l'occasion de son accession au consulat en 100 après J.-C., ce haut fonctionnaire impérial est un auteur privilégié. L'époque à laquelle

il a vécu fait de lui un homme représentatif de son temps à double titre. Historiquement tout d'abord dans la mesure où, né sous Néron et mort sous Trajan (98-117, ce qui correspond aux débuts de la dynastie antonine), il a vu se succéder à la tête de la Ville et de l'Empire pas moins de neuf empereurs et a pu témoigner de l'évolution du pouvoir du principat vers le dominat. Si Pline était encore bien jeune pour souffrir de la grave crise qui a marqué les dernières années du règne de Néron et sa succession, il était dans la fleur de l'âge quand se déroulèrent les proscriptions de Domitien (81-96), que notre auteur aura personnellement à redouter de 92 à 96.

À l'inverse, le *Panegyrique* adressé à l'empereur Trajan – l'*Optimus princeps* qu'il mentionne à plusieurs reprises dans son discours d'action de grâces⁶, est une allocution officielle prononcée devant les plus hautes instances de l'État romain, explicitement reprise et réécrite selon les conventions d'un genre dont il reste, dans l'ensemble de la littérature latine du Haut-Empire, le seul témoignage, celui-ci constituant une parfaite illustration de l'existence d'un lien étroit, de la possibilité, même,

d'une véritable symbiose entre rhétorique et politique⁸. Le *Panegyrique* nous éclaire sur les deux premières années du règne de cet empereur, sur ses principales orientations, sur les principes mêmes de ce qu'on a pu appeler le «despotisme éclairé» du nouveau maître. À cela s'ajoute le fait que Pline, par les caprices de la chronologie, a été le témoin d'événements importants. Les chrétiens commentent en effet à être connus, un rapport de Pline permettant à l'historien moderne de se faire une idée de l'état de la question au début du deuxième siècle de notre ère. Par ailleurs, il assiste aussi en 79 à l'éruption du Vésuve⁹ (dont il fait, à la demande de son ami Tacite, le récit en VI, 16 et 20), dont les laves ensevelissent pour bien des siècles Herculaneum et Pompéi.

De plus, à partir du premier siècle, mais surtout au deuxième siècle, la mentalité romaine s'est transformée. Tous les pouvoirs étant concentrés entre les mains du prince, les luttes du Forum sont devenues caduques. C'est pourquoi il a fallu chercher et trouver d'autres modes de pensée et d'expression. Restant profondément et viscéralement citoyen, le Romain devient bien plus homme qu'il ne l'avait été jusque-là. La sensibilité va se développer, et surtout s'exprimer plus directement, sans ce respect humain (*pudor*) qui empêchait bien souvent les hommes de la République de se confier, d'avouer leurs sentiments ou leurs passions. Pline, quant à lui, animé par la passion d'immortaliser son nom – il apportait tous ses soins à la publication de ses œuvres, carressait en effet l'espoir de passer à la postérité, rêvant d'écrire à la manière de l'historien grec Thucydide, une «œuvre définitive» (*ktêma es aei*). Il entendait ainsi marquer son époque de son empreinte et laisser derrière lui un souvenir durable. De plus, depuis le premier siècle avec Sénèque qui voyait un homme dans l'esclave qu'il faut traiter humainement au nom précisément de l'unité du genre humain¹⁰, l'attitude des Romains envers l'homme (notamment les esclaves et les affranchis) s'est profondément modifiée. La correspondance de Pline en constitue un exemple probant.

De plus, comme le démontre Nicole Méthy dans son essai sur *Pline et sa représentation de l'homme*, l'homme constitue la matière même et le seul élément d'unité des lettres pliniennes¹¹. Chez Pline, la philosophie proprement dite est remplacée par l'anthropologie – l'auteur étant avant tout «un homme de contact» selon la formule d'Annette Flobert¹² – une perspective théorique par une démarche axiologique: Pline privilégie des valeurs. Plus qu'il ne détermine l'homme, il présente ou peint des personnages incarnant les traits dominants d'un homme idéal ou de l'homme le meilleur, celui que le XVI^e siècle a qualifié d'*«honnête homme»*: l'ensemble des qualités de l'homme justement estimé par la communauté qui est la sienne n'est désigné que par le terme d'*honestas*. Dans la pensée de l'épistolier, ce con-

cept relève de la conscience et de la conduite individuelle. Cette notion est inséparable de la vie sociale, qui avec les devoirs qu'elle impose, reste partout présente. Elle sert de principe de référence permettant soit de juger l'action d'autrui (comme en témoignent la conduite de Pline au sénat¹⁶ et l'œuvre de Titinus Capito¹⁷), soit la sienne propre¹⁸. Ni idéal supérieur et immuable ni pur conformisme social, l'*honestas* est donc la conscience morale qui devrait animer chaque homme et le guider dans ses actes. Cette qualité essentielle s'appuie certes sur des théories philosophiques (dont une dominante stoïcienne), mais, dans la mesure où cette vision ne se réduit exactement à aucune catégorie, elle conserve une indéniable originalité.

Le social et le moral

L'homme plinien n'est cependant pas défini par un trait unique permanent – le type de l'homme idéal devant être reconstitué par le lecteur à travers les portraits de personnages ou la présentation de leurs actions. Pour Pline, l'homme ne se conçoit pas hors d'un environnement social. Être apprécié dans la société qui est la sienne n'est pas en soi condamnable à condition d'en éviter les dangers réels autant que les erreurs et les perversions possibles. Pour notre auteur, l'honnête homme reste un homme, c'est pourquoi il est nécessaire de pardonner ses faiblesses – l'idéal de conciliation entre désir de renommée et conscience morale n'étant pas toujours évident à réaliser. Or, comme le note Nicole Méthy, «l'une des particularités de la pensée plinienne est de lier indissolublement les deux domaines social et moral. La recherche des valeurs sociales n'a de justification que si elles



Statue de Pline le Jeune sur la façade de la cathédrale de Santa Maria Maggiore à Côme, Italie.

s'appuient sur des valeurs morales¹⁹. L'exigence de conscience, quant à elle, suppose à l'évidence la possession de vertus, ce qui fait comprendre au lecteur moderne les incessantes références d'ordre éthique présentes dans les lettres de Pline. On comprend ainsi aisément pour quelles raisons l'on peut distinguer deux catégories dominantes: les vertus morales, propres à la seule personne; les vertus sociales qui se manifestent dans le rapport à autrui. En définitive, l'homme plinien n'est pas seulement un honnête homme et un homme de bien, il est aussi rempli d'humanité. La tentative littéraire de définition de l'homme

opérée par notre épistolier comporte certes en elle-même sa part de fragilité – aucun homme, ne fût-ce Pline lui-même, n'y correspond complètement et parfaitement, mais cette foi en la capacité de l'homme à transcender moralement ses contradictions en vue du perfectionnement de sa personne et de son rapport à autrui, confère à la correspondance de Pline non seulement une originalité certaine au tournant du II^e siècle de notre ère, mais encore une résonance profonde au sein de notre modernité qui peine tant à combiner les dimensions sociales et morales du temps. ■

jeon à Pline», in Devillers (O. – textes réunis par), *Autour de Pline le Jeune. En hommage à Nicole Méthy*, Paris, Ausonius Éditions, 2014, p. 13-24.

² Méthy (N.), *Les Lettres de Pline de Jeunes. Une représentation de l'homme*, Paris, P.U.P.S., 2007, p. 19.

³ Wolff (E.), *Pline le Jeune ou le refus du pessimisme*, Paris, P.U.R., 2003, p. 21.

⁴ Flobert (A. – présentation et traduction par), *Pline. Lettres Livres I à X*, Paris, GF Flammarion, 2002, p. 12.

⁵ Pline le Jeune, *Lettres*, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 1948, p. 20-85.

⁶ Pline le Jeune, *Panegyrique (Traiani Panegyricus)*, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., 1948, p. 86-184.

⁷ Pline le Jeune, *Panegyrique*, I, 2-6 ; XLV, 3 et passim. Voir aussi : Méthy (N.), «L'Optimus Princeps: idéal et réalité. Les lettres de Tra-

jeon à Pline», in Devillers (O. – textes réunis par), *Autour de Pline le Jeune. En hommage à Nicole Méthy*, Paris, Ausonius Éditions, 2014, p. 13-24.

⁸ Méthy (N.), «Éloge rhétorique et propagande politique sous le Haut-Empire. L'exemple du Panegyrique de Trajan», *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, tome 112, n°1, 2000, p. 366.

⁹ L'éruption de l'an 79 est documentée par les historiens contemporains et universellement acceptée comme ayant débuté le 24 août.

¹⁰ Toutefois, comme l'a fait remarquer Mario Pagano (ancien directeur des fouilles d'Herculaneum) lors d'une conférence donnée en janvier 2011 au MNHA, les fouilles archéologiques de Pompéi suggèrent que la ville a été ensevelie quelques mois plus tard, comme en témoigne la monnaie trouvée dans la bourse d'une femme ensevelie com-

portant une pièce commémorative censée avoir été frappée fin septembre. Mais jusqu'ici, aucune théorie définitive ne semble expliquer les raisons de telles contradictions.

¹¹ Sénèque, *Lettres* (V, 47), Paris, Les Belles Lettres, C.U.F., tome II, 1947, p. 16-23.

¹² Wolff (E.), *op. cit.*, p. 67.

¹³ Pline le Jeune, *Lettres*, VIII, 22 in Flobert (A.), *op. cit.*, p. 335.

¹⁴ Pline le Jeune, I, 4, cf. Flobert (A.), *op. cit.*, p. 34.

¹⁵ Méthy (N.), *Les Lettres de Pline de Jeune. Une représentation de l'homme*, p. 444.

¹⁶ Flobert (A.), *op. cit.*, p. 9.

¹⁷ Lettre IX, 13.

¹⁸ Lettre VIII, 12.

¹⁹ Lettre I, 8.

²⁰ Méthy (N.), *Les Lettres de Pline de Jeune. Une représentation de l'homme*, p. 445.

CHOSSES LUES

Aimer la Belgique

par Marcel Kieffer

Quand en un moment aussi terrible comme mardi dernier le geste se lie spontanément à l'émotion, la littérature s'impose d'une force décuplée à la violence des images qui inondent les écrans et à la brutalité des sons qui obstruent les ondes. Et elle s'offre à la vue du lecteur bouleversé sous la forme d'un épais volume dont le titre fièrement arboré nous vient à point nommé: Le *Dictionnaire amoureux de la Belgique* rappelle en un vagabondage libre, ardent et sentimental tous ces hommes, ces villes, les grands, les petits et les charmants mythes, et surtout toutes ces choses bizarres, secrètes et mystérieuses, dont ce pays si unique au monde semble avoir l'exclusivité et qui, tout simplement, rendent amoureux de la Belgique. La voir si terriblement blessée par la barbarie terroriste en ce 22 mars 2016 qui marquera à jamais par des stigmates de sang et de larmes son histoire ni longue ni glorieuse (dans le sens où la gloire et la grandeur d'un pays se font généralement entendre), ne laisse surtout pas indifférents nous Luxembourgeois qui à maints égards lui sommes si proches. A tel point que la coutume familière d'y voir, comme auprès de sympathiques cousins, une partie de notre histoire, de notre identité et de notre mentalité nous apparaît comme une tendre évidence.

Cette évidence nous est d'autant plus chère en ces moments affligeants où la folie et la haine s'en prennent à tout ce qui nous rapproche de la Belgique et à tout ce que nous partageons avec elle. Mais aimer la Belgique ne peut pas signifier uniquement aimer nos cousins d'Arlon ou d'Houffalize, aimer Magritte, Simenon, Arno ou Tintin ou encore se perdre d'aise dans ses mythes sans lesquels, selon Jean-Baptiste Baronian, l'auteur de ce désormais encore plus émouvant «Dictionnaire amoureux», «la petite Belgique ne serait pas ce qu'elle est: le surréalisme et le fantastique, les béguinages et les châteaux, les Schtroumpfs et les belgicisms, le chocolat et la bière, les moules et les frites, la belle pelote et les courses cyclistes, Anderlecht et le Standard...». Depuis mardi, aimer la Belgique signifie aussi, et plus que jamais, aimer Bruxelles. Bruxelles qui peut-être n'a rien de l'émerveillement de Paris, Londres, Rome ou Florence, et en laquelle Baronian, un peu méchamment, mais méchant comme ne le peut l'être qu'un amoureux passionné, voit le fantôme d'une ville «qui a traversé les âges sans jamais prendre la peine de se faire une beauté». Bruxelles où «rien n'est pareil», où tout se «cotoie et tout s'anule – le plus strict et le plus déglingué, le plus chic et le plus sordide, le plus vêtuste et le plus à la page».

Bruxelles l'éclectique donc, mais d'un éclectisme positif, savoureux et enrichissant où la beauté, la fierté et surtout la liberté ont droit de cité et se maintiendront de plus belle comme tout ce qui s'oppose à la barbarie sanguinaire, et qui, pour cela aussi, nous la fait aimer encore davantage. ■

Jean-Baptiste Baronian, *Dictionnaire amoureux de la Belgique*, Plon, 784 pages, ISBN: 978-2-259-22317-1.

